

Jean-Michel GUYOT

À VOIX PRESQUE NUE

*précédé de*

Un cri dans la nuit

L'imagi  
n  
b  
l  
e

Le chasseur abstrait éditeur



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France  
Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN : 978-2-35554-056-1  
EAN : 9782355540561

Dépôt Légal : novembre 2009

**Copyrights :**

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur



Jean-Michel GUYOT

À VOIX PRESQUE NUE

*précédé de*

Un cri dans la nuit

L'imagi  
n  
b  
l  
e

Le chasseur abstrait éditeur



*à Françoise Rodary*



-1-

**Un cri dans la nuit**



Un cri à égorger l'aube retentit dans la nuit glacée. Max se tint coi, l'œil rivé sur le silence désordonné qui s'en était suivi. La nuit frémissait, toute respiration dehors, peuplée d'êtres invisibles qui furetaient dans les décombres.

Il venait d'écrire de fort belles pages. Il était content, fatigué, exalté, et tremblant comme la lumière vacillante de sa lampe de fortune, une lampe à pétrole rafistolée à la hâte, quand il s'était agi d'avoir de la lumière pour écrire depuis les restrictions intervenues quelques jours après les premiers bombardements. La terre tremblait régulièrement la nuit, il entendait le sifflement des bombes, l'impact sourd, lointain, mais puissant au point de faire trembler la maison, ce modeste pavillon entouré d'un jardin hérité de ses parents. Il y avait trouvé refuge dès les premiers jours du conflit. On ne l'avait pas mobilisé. Une tuberculose insidieuse le tenait à distance. On n'avait pas voulu de lui.

Il écrivait, il ne savait plus faire que ça depuis la mort de sa femme. Au sein de la lumière, il entendait des voix brisées, mais chantantes. Elles venaient de loin, elles venaient de quelque part. C'était la lumière qui chantait une complainte de l'ancien temps. Les paroles étaient encore inaudibles, mais il ne désespérait pas de les entendre un jour distinctement. Il suçait avidement les mamelles de la lumière, lui, l'être obscur en qui s'attardait encore un peu de jour. L'aube venue, il partait se coucher. Son lit était à deux pas de sa table, mais le voyage était long, presque infini. Ainsi apparaît le temps à qui, ayant tout le temps devant soi, sait qu'une étincelle de lumière appelle l'infini de l'attente.

Il se retenait d'écrire. Son priapisme littéraire l'incitait à retarder le plus possible le moment de la jouissance. Encore ne procédait-il, au moment d'écrire, que par petits éjaculats. Il aimait faire durer le plaisir, et même faire durer l'attente d'avant plaisir. Il se gardait donc d'écrire au plus vite, il laissait les choses venir lentement en lui jusqu'à l'engorgement. Il ne se lâchait que quand il n'en pouvait plus d'attendre. Alors il prenait la plume et il se lançait à corps perdu dans ce qui lui tenait à cœur, déviant sans cesse d'un centre impossible à circonscrire, mais qu'il sentait vivant en lui. Ce centre improbable, introuvable, il le ressentait comme le moteur de son écriture à deux temps : le temps de l'attente, « de la montée de sève », comme il se plaisait à le dire, et le temps lent, sinueux de la rédaction.

Dehors, le bruit sourd des bombes, les sifflements, les cris ça et là, lancés dans la nuit, les sirènes vagissantes.

Elle était morte un mois après le début des hostilités. Le conflit durait, s'éternisait, le laissant à son hébétude. Sous sa plume allègre, les mots faisaient la guerre. C'était sanglant, mais les morts ressuscitaient sous sa plume comme un blessé laissé pour mort sous le scalpel d'un chirurgien distrait. De phrase en phrase, il revivait les années passées à espérer, et maintenant que tout espoir s'était figé, il avalait son passé comme un bébé régurgite sa nourriture. Il menaçait d'étouffer. Les mots lui donnaient un bol d'air, mais ils le prenaient à la gorge, menaçaient constamment de l'étrangler. C'était cette constance qui le maintenait en vie, là, dans la chambre miteuse, à se battre avec des ombres épaisses, des mots invariables, des saluts et des cris, des râles de jouissance ou des cris d'agonie, il ne savait trop.

Minuit, c'était l'heure bénie, le moment où tout basculait dans la folie des hommes. Les premières sirènes hurlaient, il sentait à travers la cloison de sa chambre la nervosité des habitants qui allaient se terrer dans les abris. Le vrombissement des avions étourdissait le ciel. Bientôt, une pluie de bombes, un chapelet, disait joliment le jargon militaire, allait s'abattre sur la

ville hébétée. Les caves, aussi, étaient pleines de gens. Ils devenaient des rats, des êtres terrés, embusqués dans l'attente d'une fin prochaine. Plus rien à chasser, plus que des proies apeurées. Il avait cette impression-là, lui, le chasseur d'âme, l'auxiliaire du néant.

Les autres se terraient, en proie à la terreur, lui se laissait errer de mot en mot sous le fracas des bombes toutes proches. Un parfum de soufre montait de la terre, qu'il respirait à pleins poumons, lui, le phtisique, le tuberculeux rongé par les mots.

De temps à autre, la maison avait un soubresaut. Sa table tremblait, la lumière de sa lampe vacillait, sans jamais s'éteindre. Plongé dans le noir, il aurait pu continuer sa tâche, une lucarne, pile au-dessus de sa table, éclairait vivement, quoique de manière discontinue, ce qu'il appelait son travail. Ses mains tremblaient sous le poids des mots trop lourds pour lui, jamais assez lourds à vrai dire, tant ils charriaient de passé, mais lourds d'avenir aussi, lourds comme le plomb qu'il changeait en or, à la recherche qu'il était du temps éprouvé qui faisait sur lui l'épreuve forcée de sa légèreté invincible.

Au point du jour, les bombardements cessaient. Les rats sortaient des abris, remontaient de leurs caves, sauf ceux que les bombes avaient écrasés sous des tonnes de gravats. La journée pouvait commencer, occupée à dégager les décombres. Les survivants s'échinaient à récupérer tout ce qui pouvait l'être. Ici et là, un bras déchiqueté, un torse défoncé, une main sortaient des décombres. Les survivants continuaient leur besogne, en silence.

Max dormait. Il avait regagné son lit d'infortune. Couché tout habillé, il dormait, les yeux ouverts tournés en dedans. Un autre voyage pouvait commencer.

« Où va la vie, je vous le demande. »

Dépenaillé, un homme de haute taille arrêtaït les passants, les tiraït par la manche. Ils avaient du mal à s'en défaire. Tous passaient leur chemin au plus vite en maugréant des mots méchants du bout des lèvres.

Max ne comprenait pas ce qui se passait. Il avait beau essayer de parler, rien ne sortait que cette seule phrase : « Où va la vie, je vous le demande ? » Personne ne répondait.

Tous étaient dégoûtés par cet homme en lambeaux. Impossible de distinguer sa chair de ses habits qui lui collaient à la peau, faisaient corps avec elle, chair grise et sanglante, puante, nauséabonde. Ce n'était rien en regard de ses mots obscènes qui faisaient fuir. Après tout, les rats ne valaient pas mieux que lui. Ils étaient sales, malodorants, chétifs. Les yeux caves des enfants, les traits brouillés des mères exsangues, la démarche lente et lourde des hommes à travers les décombres qui jalonnaient la ville, tout cela écœurait Max au plus haut point. Pourtant, il voulait leur parler, il le voulait, mais eux ne voulaient pas l'entendre.

Plusieurs fois dans ce qui restait de la nuit, il se réveillait, en poussant un cri. Il se revoyait alors arpenter les rues de la ville en regardant ses pieds. Il suffoquait rien qu'à regarder la poussière grise qui amortissait le bruit de ses pas. Sueurs froides, dans les draps glacés. Vite un verre d'eau, et redormir, redormir au plus vite pour chasser les cris. Ils venaient de loin, toujours les mêmes, c'était les siens. Il n'en doutait pas, il ne pouvait pas en douter, mais il restait tout de même un doute, au réveil, alors il fallait dormir, redormir pour en avoir le cœur net. Et tout recommençait. La promenade en compagnie des rats, dans la ville hébétée, suivait son cours.

*Max et la peur ne se sont jamais rencontrés.* L'improbable de la scène était là : Max face à sa peur. Max en souriait. Si la peur s'était présentée devant lui, c'est elle qui se serait enfuie. C'était la peur de rien qui tenait Max éveillé par les rues, de nuit comme

de jour, mais cette différence était devenue minime, dérisoire même depuis les bombardements. Minuit seul comptait, l'heure du crime de masse perpétré d'en haut. Il ne regrettait qu'une chose : sa maison n'avait pas d'étage, impossible de regarder les bombes déferler depuis le confort d'un balcon.

Pour l'heure, minuit pouvait attendre. Il fallait à Max l'aire des rues pour retrouver un semblant d'équilibre au sein du désastre annoncé. Les rues étaient son domaine de prédilection, l'avenue royale où les crimes de jour fomentaient la paix des nuits. Les destins se lisaient en filigrane dans les restes de murs calcinés. Toute la ville devenait un gigantesque palimpseste orchestré par la marche à suivre : s'en sortir coûte que coûte à même les ruines, en y fouinant, en cherchant dans le dédale de poussières, de briques et de pierres des raisons de vivre.

Une femme marchait, le front penché sur un berceau. Pas de sourire, mais le rictus d'une femme égarée, là, sur son visage cerné. Max voyait ses yeux qui ne voyaient plus que le berceau. Il s'est approché de la figure morne pour la saluer, mais c'est dans le berceau qu'il a plongé le regard. Un enfant mort gisait là, posé sur un tas de journaux jaunis. Les yeux ouverts formaient deux cerneaux de noix putréfiés. L'enfant-arbre n'avait pas eu le temps de grandir, de prospérer. La faim l'avait desséché. Il redevenait cette promesse de verdure promise à la terre grasse, avide de chair. Mais ça ne se passait pas comme ça. La mère veillait. La terre ne lui reprendrait pas son enfant, ni la rivière fétide.

Max passa son chemin, le sourire aux lèvres. Il aima cette femme sûre d'elle, empreinte de calme. Elle avait la majesté des ruines de Pompéi, figée qu'elle était dans la douleur d'un souvenir décomposé.

Non loin de là, la rivière coulait, elle charriait des immondices. On y jetait les cadavres au petit matin. L'eau devenue noire glougloutait en permanence, noire d'âmes en décomposition. Un bien étrange gazouilli montait des eaux stagnantes, car la

rivière n'avancait plus. Elle était comme le temps : paralysée et le témoin morne et désabusé d'un temps mort, livré  lui-même.

La vie des gens de la ville plongeait ses racines depuis de longs mois dans le ciel vrombissant. La pluie de bombes, régulière, comme une pluie de printemps, réduisait la ville en un champ ruiné où ne poussaient plus que des fourmis affamées, gares, en quête d'un souvenir, d'une babiole, d'un album-photos épargné par les décombres.

Max semait ses graines de folie partout où il passait. Folie douce, mais pas doucereuse, sorte de lévitation de l'esprit qui l'inclinait  étreindre la réalité, toute la réalité. Il était all au bout de l'horreur, il avait fait face sans faiblir, il était devenu horrible lui-même, méconnaissable,  l'image des habitants de la ville qu'il côtoyait journellement.

Un fracas monstrueux monta du ciel pour se jeter sur sa maison. Disloqu, le pavillon tenait encore debout, plus pour longtemps. Un cratère fumant avait envahi le jardin.

La fumée retombait mollement, quand Max entendit alors un cri suraigu. Il en eut les oreilles vrillées.

Tout habillé, chancelant, il sortit de la maison, un feuillet  la main, le visage en ruine, la barbe sale, les yeux rouges de honte.

Il venait de comprendre qu'il ntait pas le seul  être seul. Ctait saisissant, cette impression que la vie suivait son cours. Max avait survécu  tant de choses. Il devait vivre. Mourir, ctait trop facile par les temps qui couraient.

Dans lpaisse colonne de fumée qui montait  l'ouest de la ville, il aperçut pour la dernière fois le sourire énigmatique de sa femme.

Deux longues années passées depuis ce jour  détacher la mémoire de son corps. Il n'avait rien oublié, il stait oublié, et

dans cet oubli de lui n'avait subsisté que le corps heureux de la femme qu'il avait aimée, corps auquel il avait prêté son propre corps devenu celui d'une autre. Max ne brûlait plus, l'âcre fumée lui piquait encore les yeux, mais l'incendie n'était plus qu'un souvenir qui se détachait de lui dans un fracas prolongé.

Souriante, sa femme lui disait adieu, elle lui enjoignait de vivre par amour de cette vie qu'ils avaient aimée ensemble dans la paix des jours heureux. Les temps se mêlaient dans une sarabande effrénée pour ne faire qu'un seul présent. L'espace d'une seconde ou d'une heure, impossible à dire, son cœur brûla d'une flamme éternelle. Il pouvait s'en aller. Il était plus que temps, c'est ce que son cœur ardent lui enjoignait de faire.

Max n'eût guère le temps de s'attarder, encore moins de réfléchir. Il fallait quitter les lieux au plus vite à la recherche du cri.

Le sang de Max ne fit qu'un tour, une fois son cœur apaisé. Il rassembla ses affaires dans un baluchon toujours prêt pour l'occasion. L'occasion était enfin là, il fallait la saisir à pleines mains. Il ne lui en coûtait pas. Il n'avait pas attendu ce jour, mais il savait obscurément que ce jour l'avait attendu dans les replis lumineux de l'avenir.

Il prit sa brosse à dent et sa pâte dentifrice, son savon, ses cahiers de guerre et ses feuillets de la nuit qu'il n'avait pas eu le temps de disperser de par les rues, et pour cause, ainsi qu'une grosse miché de pain et une bouteille de lait trouvés la veille dans les décombres, miraculeusement conservés. Il n'omit pas de fourrer dans le baluchon l'opinel qui lui venait de son père.

À l'horizon, la nuit rougeoyait. Impossible de discerner le jour naissant de l'agonie de la ville. C'était le chaos. Un chaos descriptible, parfaitement cernable par des mots. Max était la maîtrise même, la souveraineté du langage parlait à travers lui. C'était une parole allègre, aussi peu oraculaire que possible, presque un babil d'enfant gâté par la vie.

En faisant ses premiers pas dans le jardin dévasté, longeant l'allée de cailloux blancs qui lui servait de guide, il eut l'impression de repasser par tous les stades de son existence. Il avait erré dans le ventre de sa mère, et puis dans les mots des autres, avant de s'atteler à la tâche insoutenable de vivre sa vie vaillle que vaillle. Une femme avait naguère été son soleil. Une femme l'avait aimé, et puis plus rien. Il se recomposait. Il redevenait l'enfant solaire qu'il avait été dans les bras aimants de sa mère, il était à nouveau le fringant jeune homme qui aimait la vie au-delà des mots, et puis le mari aimant, l'amant follement aimé qu'il avait été. Tout cela en même temps dans son cœur apaisé.

Tout était à refaire. Une vie nouvelle s'ouvrait devant lui, pleine d'embûches et de trous. Il allait faire attention où il mettrait les pieds. C'était vital. La porte en fer rouillé du jardin grinça pour la dernière fois derrière lui au moment où elle pivota sur ses gonds endoloris et Max s'enfonça dans la nuit, bien décidé à localiser le cri. Pour faire face, faire face et apprendre.

Dans ce qui restait de rue, au moment de faire ses premiers pas dans la vie, il murmura doucement : *« Maman, je te remercie de m'avoir mis au monde. »*

La terre tremblait sous les bombes. Le bal n'était pas fini. Les sirènes hurlaient maintenant à perdre haleine dans la nuit noire que la DCA scrutait de grandes raies de lumière oblique. Pour Max et tant d'autres, les sirènes étaient la vie même, le cri d'horreur, mais modulé, qui montait vers le ciel noir de crimes pour dire les drames sans noms.

La ville suffoquait, prise au piège de sa libération. Il fallait les aimer malgré tout, ces libérateurs sanguinaires. Il devait pleuvoir des bombes pour que la pluie cessât à tout jamais, celle-là qui venait d'Allemagne et qui semait la mort rampante depuis tant et tant d'années déjà. Une autre pluie attendait, écrite en petites lettres carrées apprises dans la patience des jours. Elles et lui étaient des complices de toujours.

Un vers lui revint aux lèvres. Le vers le mordait, exigeait de sortir de sa bouche hésitante.

Tant et tant de mots avaient surgi inopinément de sa bouche, il n'avait pas le cœur à refuser à ce vers la chance d'exister. Il lui semblait résumer tout ce qu'il ressentait. Pourquoi l'avait-il si longtemps délaissé ?

*«Lang ist die Zeit, aber es ereignet sich das Wahre.»*

Ce furent les mots, suivis immédiatement de ceux-ci, surgis de sa mémoire intacte : *«Vous fleurs d'Allemagne, ô mon cœur devient/Infaillible cristal auquel/La lumière s'éprouve...»*

Ces mots allemands n'en finiraient pas de résonner dans l'avenir, il le savait déjà. Ils étaient venus en français sur ses lèvres, en signe de réconciliation.

Du cœur de cristal jaillit alors un souvenir autre qui le souleva de terre. L'espace d'une vie entre rêves et langueur, le temps fut aboli. Tout en marchant d'un pas solide à la recherche du cri, Max se mit à murmurer. Les mots sifflaient entre ses dents, comme si ses poumons se pressaient tout entiers sur ses lèvres bleues par le froid. Il lui semblait que sa pensée marchait à ses côtés du même pas que lui, mais légèrement en retrait tout de même. Avant de le quitter, elle voulait faire un dernier bout de chemin en sa compagnie.

Max se sentit des ailes de plomb. Il devint cette statue vivante qui réalise son rêve le plus cher : marcher au-devant de l'inconnu de chair. Et ce faisant il devint à son corps défendant cette espèce d'écrivain qui n'écrit plus, mais dans une prodigieuse anamnèse se remémore sa folie douce, les mots aux lèvres.

Il venait de comprendre qu'il n'était pas seul. C'était saisissant, cette impression que la vie suivait son cours. Max avait

survécu à tant de choses. Il se devait de vivre. Mourir, c'était trop facile par les temps qui couraient.

Sa mémoire, encore une fois, venait de faire merveille. Elle était son rempart, mais pour l'heure, c'était une passerelle qu'il cherchait. L'infini l'avait tutoyé, ce faisant, il s'était enivré en buvant les mots d'un passé brusquement lointain qu'avait polarisé le mot « il ».

Il ne pouvait plus être cet ilote ivre de mots qui caressaient son destin dans la distance fallacieuse d'un il de fortune. Il lui fallait laisser la parole à une autre voix que la sienne, tout en osant regarder à nouveau en face un être humain. Le cri avait dit ça à sa manière déchirante. Il avait aussitôt entendu l'appel, mais il savait maintenant que son passé tout entier, folie et raison confondues, le prédisposait à l'entendre.

Ce jour était venu, en pleine nuit, nuit d'hiver et d'épouvante à glacer l'échine. Mais Max n'avait cure du froid, il n'avait désormais plus pour abri que le cri entendu dans la nuit glaciale.

Max n'eut guère le temps de s'attarder dans sa marche allègre qui équivalait à une décision. Il fallait vider les lieux au plus vite, trouver le cri.

Il serra les poings. Il devait maintenant filer au plus vite, rejoindre les rats pris au piège et les regarder dans les yeux et leur dire qu'ils étaient des hommes et des femmes, et... et... La suite était sans fin, il ne fallait pas l'expliciter, mais la vivre. C'était simple. L'espace regorgeait de superflu et d'immondices. C'était tout ce qui restait maintenant de ce qui avait été crucial, décisif ou vital dans la vie de milliers de gens.

Pas question de céder au vertige facile de l'inventaire du désastre. Le cri seul était devenu sa raison de vivre, et vivre, pour l'heure, c'était marcher dans le vif du froid.

La rue défoncée regardait les maisons éventrées, les toits arrachés. Un chien jappait dans le noir. Max s'approcha et vit la bête couchée sur le ventre de ce qui avait dû être son maître. Il s'éloigna, non sans avoir délesté la bête de sa laisse restée prise dans la main raidie de l'homme mort.

«Allez, viens !» Le chien ne se fit pas prier. Il flaira une dernière fois le visage mutilé de son maître et, résolument, prit le parti de suivre Max.

Son compagnon le précédait de quelques pas. Il était bien précieux. Tous les trous, tous les cratères béants, mais invisibles, il les reniflait, évitant à Max d'y tomber. Max connaissait enfin la peur. C'était celle de tomber vivant dans ces trous béants et d'y mourir noyé.

Marchant par les rues au hasard, sans plan, il décida d'appeler son chien Hölderlin.

Hölderlin était hâve, pelé, mais prince de la nuit. Il n'avait pas son pareil pour trouver un chemin dans le dédale des rues toutes semblables les unes aux autres. Il en avait vu, des chiens errants, en quête d'une pitance. Ils mangeaient de tout. La chair humaine était devenue délicieuse, c'est ce que s'étaient dit les chiens que les rats n'avaient pas hésité à mettre à leur menu.

Queue basse et museau rivé au sol, Hölderlin avançait dans la nuit. Max avançait à l'oreille, c'était sa boussole : le cri retentissait encore dans ses oreilles. Ils approchaient, ils y étaient presque. Entre chien et loup, ils avançaient hagards, mais solidaires.

Le cri était venu de la Grand-Place. Elle était déserte. Un grand feu de bois achevait de s'y consumer. On avait délaissé le feu. Il ne réchauffait plus personne. L'épaisse fumée qui tombait sur la ville obscurcissait de temps à autre la place livrée à elle-même. Le cri ne devait pas être loin, il fallait l'appeler.

Max avançait à l'oreille, les yeux grand ouverts, les bras tendus à l'extrême en avant de lui. L'air était irrespirable. La fumée âcre piquait les yeux de Max. Elle achevait de brûler ses poumons en feu, pourtant c'était comme s'il respirait un air nouveau qui transpirait de lui. Sensiblement il revenait à la vie prête à le lâcher à tout moment. Moment d'hésitation où sa vie épousait sa mort dans un passé de tous les instants.

Une question de temps, et qui lui collait à la peau, là, au milieu des décombres d'une vie, la sienne autant que celle des autres. C'était le temps qui manquait le moins. À tout moment, il menaçait de rompre les amarres en se précipitant dans sa déchéance à travers la mort de Max. Eût-il manqué, alors il eût manqué à tous ses devoirs, et Max à travers lui traversé par lui. Le temps et Max, son double, étaient pris dans les feux lancinants d'un reflet oblique. C'était encore pour quelque temps un lieu de fausseté absolument véridique, où flamboyait ce brûlot extasié qu'était son corps de phthisique pris dans sa propre réflexion où venaient mourir les mots pour qu'encore un peu de jour pût se laisser aller à palpiter dans les parages de ses poumons déchirés.

Max avançait comme il le pouvait, prudemment, la peur au ventre, déterminé à trouver le cri. Ça gargouillait en lui, ça montrait des profondeurs. Il les partageait avec tous, ces profondeurs, il le sentait comme jamais.

La paume de ses mains en sueur tâtonnait. Elle palpait prudemment le mur de fumée, comme un puceau aveugle le sexe mou d'une femme grasse. Nonchalance de la nuit noire et chance donnée à une force initiale par une puissance rassise qui avait pitié de lui... Le vent glacial chassait le mur avec une soudaineté qui laissait Max sans appui, libérant quelques instants l'espace meurtri de la place. Il se retrouvait alors pour un bref instant devant un vide que ses oreilles scrutaient à la recherche du moindre bruit humain. Le mur tourbillonna ainsi quelques minutes dans l'air. Il retombait ici, là, il était partout, virevoltant, changeant, toujours épais, presque gluant.

N'en pouvant plus de tendre l'oreille, il lança un « Où êtes-vous ? » qui le stupéfia. Il ne se connaissait pas une voix aussi ferme, aussi ample. L'espace d'une seconde, il avait retrouvé sa voix d'avant, celle d'avant la tuberculose rampante qui le rongea. Il y avait donc de l'espoir.

Plus que cinq ou six pas, et il serait sous les arcades. Il tremblait. Son chien le devançait en ligne droite. Il avait trouvé. Il agitait la queue, tout excité, il jappait, mais sans agressivité, comme s'il avait retrouvé une vieille connaissance. Prudent, Max pressa le pas.

C'était des gémissements qu'il entendait maintenant distinctement, si faibles fussent-ils, ils étaient bien là, mais sourds, douloureux. Ils venaient bien des arcades. Plus de doute. Hölderlin avait eu le nez creux. Ils venaient bien d'une bouche, d'un corps qui se tenait quelque part par-là, sous les arcades, à deux pas de lui maintenant.

Elle était là. Une femme. Horrible à voir. Défaite, en haillons gris et brunâtres, la jupe retroussée jusqu'à mi-cuisses, le ventre boursoufflé. Hölderlin était occupé à lui lécher les mains, quand Max arriva près d'elle. Elle avait dû marcher jusqu'à ce que ça devînt impossible. Elle avait dû se laisser tomber, sans se préoccuper de trouver un endroit à peu près confortable où reprendre des forces avant de repartir. Elle était restée clouée sur place, incapable de se relever, de faire un pas de plus. Cette pensée traversa Max en un éclair, en la voyant les yeux clos, la bouche tordue par la douleur.

Elle ne pouvait plus rien faire, même pas parler. Des gémissements sortaient de ce qui restait d'elle, là, au milieu du chaos, c'était tout, un tout en passe de disparaître à tout jamais. La douleur l'avait pétrifiée, elle ne dormait pas, elle ne veillait pas non plus, elle n'attendait même plus sa délivrance, au bord de l'inconscience qu'elle était, raidie, là, dans sa douleur.

Max comprit immédiatement : une jeune femme en train d'accoucher, crispée sur sa douleur. Elle n'avait plus qu'elle à quoi se raccrocher, pour ne pas sombrer dans l'inconscience, mais toute proche d'y glisser pour toujours.

Jamais, toujours, ces mots virevoltaient dans l'air, ils étaient palpables, ils avaient une densité de chair.

Max repoussa doucement Hölderlin. Le chien s'écarta sans broncher. Sa langue rose pendait hors de sa gueule. La soif sans doute.

Max remarqua que les lapements de Hölderlin avaient ramené la jeune femme, elle émergeait de sa torpeur.

Son premier réflexe fut de prendre le visage dans ses mains et de le caresser doucement. Elle avait les cheveux longs, des cordes grises et huileuses faisaient un mélange affreux et maldorant. Max surmonta son dégoût, il ne valait guère mieux de son côté. Il écarta ses cheveux pour libérer son visage. Elle respirait déjà mieux.

Elle ouvrit les yeux. Ils brillaient de détresse. Max sentit le regard le toucher. Il en frissonna. Le visage, d'une maigreur extrême, trouva la force d'esquisser un sourire, presque aussitôt chassé par une grimace de douleur.

Il ne voulait pas la serrer contre lui, il aurait aimé le faire. Il n'oubliait pas sa tuberculose, il ne fallait pas les contaminer, elle et son enfant.

Par chance, le vent soufflait maintenant si fort qu'il chassait loin les nappes de fumée lourde. On respirait un peu mieux, mais le vent était glacé. Il avait achevé son œuvre. On pouvait se laisser aller maintenant à espérer une accalmie, un répit. Les bombes, elles aussi, avaient cessé leur travail. La place était libre. Un silence impressionnant régnait dans la ville, hésitant entre

deux fracas. Proches, lointains, ils venaient de partout à la fois, et puis plus rien pendant de longues secondes.

Les maisons incendiées crépitaient, ce n'était pas ce silence qui l'avait pris tout jeune enfant au spectacle de ce lac de montagne en compagnie de sa mère convalescente, un silence complice de l'indicible, c'était le silence obscurci par le bruit des hommes, absents pourtant, partis se terrer dans les bas-fonds qu'ils appelaient des abris, pendant que d'autres hommes lâchaient leurs engins de mort sur la ville transie.

Ici et là, des pans de murs s'écroulaient, des façades entières achevaient leur chute, après avoir longtemps résisté à la méchanceté des flammes. Heureusement, les colonnes avaient tenu bon, la mairie, épargnée pour cette fois encore, tenait debout, un vrai miracle. La cathédrale n'avait pas eu cette chance, elle avait brûlé dès le premier bombardement.

La femme était jeune, elle avait dû être belle. C'était sans importance, mais c'était poignant, cette vie à l'œuvre, menacée de mourir là, si Max ne faisait rien.

Il était temps d'agir. Il déchira son baluchon.

Il fallait faire quelque chose, alors il lui dit à l'oreille « Ne vous en faites pas, ça va aller, je suis là maintenant. » Il ajouta tout doucement : « Votre enfant est en train de naître. Il faut que je regarde. Pardonnez-moi, je dois soulever votre jupe pour pouvoir le prendre quand il sortira. »

Elle n'avait pas de dessous. Elle avait dû perdre les eaux. C'était tout trempé autour d'elle. Il s'agenouilla entre ses jambes.

L'enfant était sur le point de venir. Il sortait. Max ne voyait plus la jeune femme, il voyait naître sous ses yeux une mère en regardant entre ses cuisses. Max prit la tête du nouveau-né dans

ses mains, il la tira avec une fermeté douce qui le ravit. L'enfant venait, en une coulée. Une épaule, puis l'autre sortait, c'était gagné. La jeune femme poussa un cri bref, rien qu'un. Une sorte d'ahan. Ça y était ! L'enfant était sorti, il gigotait, il était bien vigoureux, tout gluant dans les mains de Max. Son corps tout chaud et humide dégageait une fine vapeur grise.

Le nouveau-né hurla sa délivrance et puis ce furent des pleurs d'enfant dans la nuit mitraillée, puissants comme au premier jour de la création. Le vent froid fut son premier bol d'air qui lui coupa le souffle. L'enfant s'arrêta de pleurer, au moment même où Max le posa sur le ventre de sa mère.

Il fallait vite le couvrir pour qu'il ne meure pas de froid. Max rabattit la jupe de sa mère sur lui, pour d'abord l'essuyer sommairement. Il farfouilla dans son baluchon, en tira un chiffon à peu près propre dans lequel il emmaillota l'enfant tant bien que mal. Ce serait loin de suffire, alors Max ôta son manteau pour couvrir l'enfant et la mère. Le manteau servirait plus tard de couverture pour protéger l'enfant, se dit Max.

La jeune femme regardait son enfant fixement. Elle voulut le prendre sur ses seins, en esquissant un geste pour le tirer à elle. Max l'aida en amenant l'enfant jusque sur sa poitrine. Il replaça le manteau sur le corps de l'enfant. Sa tête reposait maintenant entre les seins de la mère. Max dégrafa doucement l'épais vêtement pour découvrir un sein. L'enfant le trouva tout de suite.

Pendant qu'il tétait, la mère lui caressait doucement les cheveux, les yeux mi-clos. Elle ne pouvait pas encore parler. Hölderlin vint flairer l'enfant, le nouveau venu. Il lécha son visage. La femme ne tenta pas de le repousser.

Pendant toute l'opération, la jeune femme s'était laissée faire, sans protester, sans rien dire. Son état voulait cette passivité sans autres bornes que la force incoercible de mettre au monde son

enfant. Toutes ses forces s'étaient rassemblées là, dans le plein de son ventre fécond, pour expulser l'enfant hors d'elle.

D'une main, Max farfouilla une fois encore dans le baluchon, en sortit son opinel. Avant de couper le cordon, il se pencha de nouveau à l'oreille de la jeune femme. Il vit qu'elle avait les lèvres toutes craquelées. «Je vais vous donner quelque chose à boire, attendez !» Il trancha un morceau de pain, le réduisit en petits morceaux. Dans le creux de sa main, il versa du lait pour tremper les morceaux de pain. Il humectait les lèvres de la jeune femme avec, avant de les lui donner à mâcher. Le lait dégoulinait, elle ne parvenait pas à tout retenir. L'aubaine n'échappa pas à Hölderlin qui se mit à lécher le cou de la jeune femme. Max laissa faire. Tout de même, il finit pas lui lancer un quignon de pain qu'il avait trempé dans du lait. Lui aussi en prit un morceau.

La jeune femme reprenait des forces. Elle ne gémissait plus. Elle gardait maintenant les yeux grand ouverts sur Max. Quelques minutes avaient passé, il trancha le cordon. L'enfant s'était endormi.

La ville n'avait plus de nom depuis longtemps. Max regarda autour de lui. Il aurait aimé appeler, voir des gens autour de lui, mais il n'y avait pas âme qui vive à part eux trois, et le chien.

Max s'en rendit compte : ils étaient tous les trois au cœur de la vieille ville, là où avait battu son cœur, là où avait eu lieu tous les dimanches le marché aux fleurs qui n'était plus qu'un souvenir.

Il chassa ce vif souvenir. Max ressentait de la joie, mais il n'avait pas le temps de se réjouir. Il fallait se lever et partir, partir tous les trois dès que la jeune femme serait en état de le faire. Max se leva, il remit la bouteille de lait et l'opinel dans son baluchon. À côté de la jeune femme, il aperçut un sac de toile, les affaires de la jeune femme sans doute. Il y jeta un œil.

Il en sortit de quoi couvrir son enfant. Il y avait peu de choses, mais ça irait. Un petit gilet et un molleton qui serait bien utiles pour l'aider à lutter contre ce sale froid qui collait à la peau pour l'arracher.

Il habilla l'enfant tant bien que mal, en se dépêchant, et l'emmitoufla dans le molleton. Dans la foulée, Max confectionna une sorte de sac avec un grand chiffon. Il y plaça l'enfant et le passa au cou de la jeune femme. Il les recouvrit tous deux avec son manteau.

Max se souvint du brasier. Il se leva prestement et alla tout droit vers lui. Il fallait récupérer quelques braises pour espérer réchauffer la jeune femme, le temps qu'elle reprît des forces. Il regarda autour de lui, à la recherche de quelque chose qui lui permit de recueillir des braises. Son œil tomba sur une boîte de conserve vide, elle ferait l'affaire. Il en recueillit assez pour relancer un bon feu.

C'était délicat. Le vent soufflant en rafales, il risquait de projeter des flammes qui pourraient la toucher. Il alluma le feu, mais ce ne fut pas sans mal, les braises rougeoyaient, mais en l'absence de petit bois, il dut se servir de ce qu'il avait sous la main pour lancer le feu. Il jeta sur les braises un mouchoir sali qui traînait dans sa poche, quelques feuillets écrits dans la nuit dont il n'avait cure maintenant.

Le feu finit par prendre, modeste, mais vigoureux. Max fit quelques pas autour de lui, il ramassa des bouts de planches éclatées qui jonchaient le sol. Il avait maintenant de quoi alimenter le feu. Il suffirait à les réchauffer un peu pendant les maigres heures qu'ils avaient encore à passer là. Max s'y réchauffa les mains. La jeune femme s'était assoupie, sans doute à la faveur de la chaleur. Sans être agité, son sommeil n'était pas égal. Elle tressaillait, se réveillait quelques instants, puis replongeait dans un sommeil toujours léger. Rêvait-elle ? Voyait-elle défiler des épisodes de sa vie devant ses yeux ? Revivait-elle des moments

pénibles ? Max ne l'interrogerait pas. Il ne fallait pas remuer le passé.

Le placenta finit par couler hors d'elle. Max le jeta au chien qui se jeta dessus avidement. Il avait enfin son repas. Il l'avait bien mérité. C'était un bon chien. Hölderlin n'était pas prêt de lâcher son nouveau maître, Max en était sûr.

Max avait une horloge dans le cœur. Ses jambes lui disaient de partir au plus vite, son cœur lui dictait d'attendre encore un peu, de ne pas brusquer la jeune mère. Quelques heures passèrent à attendre entre chien et loup. La jeune femme reprenait tout doucement des forces. Max prenait soin de lui donner du pain trempé dans le lait de temps à autre. Les heures passèrent ainsi à attendre. Elle n'avait toujours pas dit un mot.

La nuit glaciale s'éternisait. Le jour allait se lever, pourtant, c'était la nuit noire. Max grelottait malgré la chaleur du feu. Une épaisse couche de fumée noirâtre écrasait la ville. Max avait hâte de s'en aller, de fuir l'endroit, mais il fallait attendre encore.

Cette attente n'était pas mortelle. Le froid mordant enjoignait de ne pas s'attarder, mais tout se ferait en temps utile. C'est cette pensée qui ramena Max définitivement à la réalité, il en conçut une grande satisfaction. Il avait l'impression de faire ce qu'il fallait, et faire ce qu'il fallait, pour l'instant, c'était laisser la jeune femme reprendre des forces.

Le temps était restauré, avec lui l'avenir, l'incertitude de l'avenir, et le présent qui appelait de fermes décisions qui engageraient peut-être sur la voie d'un avenir meilleur.



## Table des matières

- 1 - Un cri dans la nuit	7
- 2 - À voix presque nue	57
1	59
2	73
3	79
4	89
5	93
6	95
7	97
8	103
9	109
10	111
11	113
12	119
13	123
14	127
15	131
16	133
17	137
18	145
19	149
20	153
21	161
22	169
23	173
24	177
25	187
26	193
27	197
28	201
29	203
30	205
31	207



*du même auteur :*

– **Le sang des femmes** - *Co-auteur : Françoise Rodary*  
*Éditions Aréopage - 2008*

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**info@lechasseurabstrait.com**

**tél: + 33 (0)5 61 60 28 50**

**fax: + 33 (0)5 67 80 79 59**

imprimé en France par:

**Le chasseur abstrait**

achevé d'imprimer: novembre 2009

ISBN: 978-2-35554-056-1

EAN: 9782355540561

Dépôt Légal: novembre 2009





Né en 1958 à Besançon, Jean-Michel Guyot est professeur d'allemand dans la région lilloise. Il vit à Lille depuis 1988.

Il a publié diverses proses dans plusieurs revues, comme *Inédit Nouveau*, *Verso*, etc, ainsi que quelques essais dans la *Ral,m*, revue dirigée par Patrick Cintas.

« Le sang des femmes », co-écrit avec Françoise Rodary, paru aux *Éditions Aéropage*, a reçu le prix Pergaud en 2008.

---

*Un cri à égorger l'aube retentit dans la nuit glacée. Max se tint coi, l'œil rivé sur le silence désordonné qui s'en était suivi. La nuit frémissait, toute respiration dehors, peuplée d'êtres invisibles qui furetaient dans les décombres.*

*Il venait d'écrire de fort belles pages. Il était content, fatigué, exalté, et tremblant comme la lumière vacillante de sa lampe de fortune, une lampe à pétrole rafistolée à la hâte, quand il s'était agi d'avoir de la lumière pour écrire depuis les restrictions intervenues quelques jours après les premiers bombardements. La terre tremblait régulièrement la nuit, il entendait le sifflement des bombes, l'impact sourd, lointain, mais puissant au point de faire trembler la maison, ce modeste pavillon entouré d'un jardinet hérité de ses parents. Il y avait trouvé refuge dès les premiers jours du conflit. On ne l'avait pas mobilisé. Une tuberculose insidieuse le tenait à distance. On n'avait pas voulu de lui. [...]*

La question du vivre ensemble, la question de la communauté, la question éthique ont une importance cruciale pour moi. Ces questions sont toutes portées par la question de l'écriture : que veut dire produire du sens et comment le rendre sensible ? Entre mathème et poème, il y a place, je crois, et c'est toute l'ambition de mes essais, pour une pensée rigoureuse et aventureuse à la fois qui ne se referme jamais sur des réponses définitives. L'amour de la vérité et la vérité de l'amour, portés par la liberté : voilà qui pourrait être le centre de mon questionnement.

---

Prix: 18 €



[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)